

# Constant

Ma vie

Amélie et Germaine

Cécile

Présentation  
par Jean-Marie Roulin



# Constant

## Ma vie

Amélie et Germaine

Cécile



Au début du  $xx^e$  siècle furent retrouvés, parmi les manuscrits de Benjamin Constant, trois récits inachevés à la première personne, en partie inspirés de sa vie. Écrits entre 1803 et 1812, ils retracent une éducation sentimentale dans l'Europe du tournant des Lumières. Aux vagabondages et aux aventures sans lendemain rapportés dans *Ma vie*, authentique autobiographie où l'auteur revient, avec une ironie mordante, sur ses années de formation, succède le désir d'une liaison durable. « Il faut me marier, mais avec qui ? » : telle est la question posée dans *Amélie et Germaine*, qui met en scène, sous la forme d'un journal, son hésitation entre la fée du logis – Amélie Fabri, femme douce et docile –, et la reine des salons – Germaine de Staël, intellectuelle à la personnalité affirmée. L'alternative est dépassée dans *Cécile*, fiction nourrie de l'incroyable saga que Constant vécut avec Charlotte de Hardenberg : les amants attendirent treize ans pour partager leur première nuit, et quinze ans pour se marier...

Autobiographie, journal, roman : à travers ces trois œuvres où il joue en virtuose des registres de la première personne, Constant livre le portrait lucide et sarcastique d'un « moi » qui n'est ni tout à fait lui-même ni tout à fait un autre.

Présentation, notes, chronologie et bibliographie  
par Jean-Marie Roulin

Texte intégral

Illustration :  
Virginie Berthemet © Flammarion  
(d'après le portrait  
de Benjamin Constant  
par Firmin Massot, vers 1800.  
© Rue des Archives / Tal)



Flammarion

MA VIE  
AMÉLIE ET GERMAINE  
CÉCILE

*Du même auteur  
dans la même collection*

ADOLPHE (édition avec dossier)

CONSTANT

MA VIE  
(Le Cahier rouge)

AMÉLIE  
ET GERMAINE  
CÉCILE

*Présentation, notes, chronologie et bibliographie*  
*par*  
Jean-Marie ROULIN

GF Flammarion

Jean-Marie Roulin est professeur de lettres à l'université Jean-Monnet et membre de l'UMR LIRE XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles à Saint-Étienne. Spécialiste de la littérature française de la fin des Lumières au romantisme, il a notamment publié un essai sur Chateaubriand (*L'Exil et la gloire*, Champion, 1994) et une étude sur l'épopée de Voltaire à Chateaubriand (Oxford, Voltaire Foundation, 2005), et a édité, dans la collection GF, *Adolphe* de Constant.

## PRÉSENTATION

Bien après la mort de Benjamin Constant, on a découvert parmi ses très nombreux papiers manuscrits trois récits inachevés à la première personne, *Amélie et Germaine*, *Cécile* et *Ma vie*. D'emblée, on s'est passionné pour ce que ces textes révélaient de l'alcôve d'un homme politique de premier plan. L'émoi de la découverte passé, ils ont été lus pour ce qu'ils sont : de grandes œuvres littéraires. Inachevés, ils n'ont pas le poli d'*Adolphe*, mais ils lui opposent la vigueur, l'allant d'un travail en cours, l'éclat d'une parole vive, celle du journal, de la lettre ou de la conversation. Constant y organise une mise en fiction de l'intime extrêmement originale. D'abord parce qu'il joue en virtuose avec les différents registres de la première personne, du journal au roman, offrant une exploration du moi en sujet dédoublé, à un moment où la question de la pluralité du moi devient un enjeu esthétique, notamment dans la réflexion sur l'ironie « romantique » en Allemagne. Ensuite parce que, dans le geste introspectif, il interroge la langue elle-même comme outil d'analyse, mais aussi la parole comme moyen de communication. Prolongeant cette interrogation, ces récits organisent une dramaturgie – Amélie ou Germaine, cette alternative entre la fée du logis et la reine du salon, vaut d'abord comme métaphore de questions qui dépassent les personnages : hasard ou nécessité, but ou lien, domination ou soumission ; plus particulièrement, la représentation des relations entre les femmes et les hommes ouvre un théâtre de la cruauté. Enfin, le regard individuel, à la fois dans ses descriptions et dans la

nature de ses questionnements, donne à voir une société en profonde mutation : la sociabilité d'Ancien Régime et la pensée des Lumières se heurtent dans ces *stances de Benjamin* au vent de la France révolutionnée et de la philosophie romantique, moment fondateur de notre modernité.

### *Vacances politiques et choix existentiels*

« Je fus, avec dix-neuf de mes collègues, exclu d'une assemblée, qui, après s'être laissé mutiler, se laissa bientôt détruire : et je rentrai dans la vie privée <sup>1</sup>. » Ces propos du narrateur de *Cécile* caractérisent bien le tournant de la vie de Constant en janvier 1802 : après une brillante carrière politique, conduite grâce à l'appui de Germaine de Staël, il est chassé du Tribunat avec d'autres opposants à Napoléon Bonaparte. De 1802 à 1816, il connaît une période de retraite de la vie publique, avant de revenir sur le devant de la scène parlementaire pour s'imposer comme le chef de file des libéraux sous la Restauration. Doté d'une fortune personnelle, il va pouvoir consacrer d'abord cet *otium* forcé à son ouvrage sur le polythéisme romain, projet auquel il songe depuis le milieu des années 1780 <sup>2</sup> et dont sera issu *De la religion* (1824-1831). Ce livre, qui n'est pas un ouvrage d'histoire mais un essai, et dont la thèse centrale repose sur la distinction entre le sentiment religieux (universel) et les formes religieuses (circonstanciées), demande d'importantes lectures auxquelles Constant consacre une bonne partie de son temps. Il s'intéresse également à la littérature, parce qu'il est habité d'un désir de gloire littéraire. C'est par ce biais qu'il prend part aux débats sur le renouvellement des beaux-arts dans l'Europe postrévolutionnaire, comme en témoignent des esquisses de projets non réalisés, dont l'« Essai sur la littérature dans ses rap-

---

1. *Cécile*, p. 153-154.

2. Voir *Ma vie*, p. 54.



ports avec la liberté » ou l'« Essai sur la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> ». Dans le sillage du *De la littérature* de Germaine de Staël, mais aussi des travaux des membres allemands du Groupe de Coppet<sup>2</sup>, en particulier August Schlegel, il porte son intérêt sur le théâtre, adaptant en français *Wallenstein* (1799), une trilogie de Schiller, sous le titre *Wallstein*, précédée d'une préface, « Quelques réflexions sur la tragédie de *Wallstein* et sur le théâtre allemand ». Son adaptation apparaît comme une synthèse de la tradition classique française et des innovations du drame allemand. C'est aussi au cours de cette période qu'il commence un poème chevaleresque en vers, *Florestan ou le Siège de Soissons*, laissant libre cours à sa fantaisie. Les grandes figures d'opposants à l'Empire, Germaine de Staël et Chateaubriand, après s'être lancées dans le débat public avec des textes politiques (*Réflexions sur le procès de la reine* pour l'une, *Essai sur les révolutions* pour l'autre) et des essais (*De la littérature* et *Génie du christianisme*), avaient, face à la censure de l'Empire, suivi une pulsion centrifuge, déplaçant les questions de l'ego hors de France, en Italie (*Corinne*) ou en Grèce et en Orient (*Les Martyrs*), articulant drame personnel et questions de civilisation. À l'opposé, l'écriture de Benjamin Constant se tourne résolument vers les espaces intérieurs. En témoignent de manière particulièrement éloquente ses journaux, qu'il commence en 1803 et qu'il tiendra, pour ce que nous en savons, jusqu'en 1816. Mais aussi, bien sûr, son seul roman publié, *Adolphe*, débuté en 1806 et paru en 1816, drame de deux êtres abstraits

---

1. Les fragments qui nous restent de ces textes ont été édités dans les *Œuvres complètes*, Tübingen, Niemeyer, 1995, t. III, 1.

2. On désigne par « Groupe de Coppet » une constellation non organisée d'écrivains, d'historiens ou d'économistes européens qui ont gravité autour de Germaine de Staël lorsqu'elle était en exil dans le château de son père, à Coppet, non loin de Genève ; parmi les membres les plus éminents, on peut citer Benjamin Constant, August Wilhelm von Schlegel, Charles Victor de Bonstetten, Jean Charles Léonard Simonde de Sismondi et Wilhelm von Humboldt.

de leur contexte. C'est dans cette période, plus particulièrement, qu'il a exploré le large espace des écritures du moi avec *Amélie et Germaine*, *Cécile* et *Ma vie*. Par rapport à d'autres œuvres autobiographiques de Constant, comme les *Mémoires sur les Cent-Jours* (1819-1820), où il se justifie de ses prises de position en 1815<sup>1</sup>, les trois textes réunis dans ce volume forment un tout cohérent : rédigés dans la même période, entre 1803 et 1812 selon toute probabilité, et nourris d'un matériau biographique, ils mettent en récit les temps choisis d'un parcours. Car cette période n'est pas seulement faite pour Constant de travaux littéraires, elle est marquée par un malaise existentiel dans sa vie affective, dont ces textes sont une trace vivante, stylisation fictionnelle d'une expérience.

La configuration familiale constitue le premier nœud du mal-être. Dans les toutes premières lignes de *Ma vie*, Benjamin Constant rappelle d'abord que sa mère, Henriette de Chandieu, est morte en couches peu après sa naissance. De ce malheur partagé avec Rousseau reste sans doute une blessure secrète, née de l'impression d'avoir été abandonné par la mère, générant, dans une forte ambivalence, une violence vengeresse à l'égard de celle qui l'a délaissé, et un sentiment de culpabilité, parce qu'il se pense, en même temps, coupable de cette mort<sup>2</sup>. Exception faite de cette rapide mention dans *Ma vie*, la mère ne resurgit pas explicitement, si ce n'est, peut-être, dans des figures de substitution comme Isabelle de Charrière, présente dans *Adolphe*, *Cécile* et *Ma vie*. Beaucoup plus présent, le père, Juste de Constant, constitue un élé-

---

1. Voir l'analyse et l'inventaire qu'en a dressé François Rosset dans « Écriture du politique et écriture du moi chez Benjamin Constant », dans *Écrire à Coppet*, Genève, Slatkine, 2002, p. 165-191.

2. Pour un approfondissement de ces questions, voir Han Verhoeff, *Adolphe et Constant, une étude psychocritique*, Klincksieck, 1976, et les pénétrantes remarques de Simone Balayé dans « Les degrés de l'autobiographie chez Benjamin Constant : une écriture de la crise », *Benjamin Constant, Madame de Staël et le Groupe de Coppet*, éd. É. Hofmann, Lausanne, Institut Benjamin Constant, 1982, p. 347-369.

ment important de la structure d'*Adolphe* et, surtout, de *Ma vie*. Nommé dès l'*incipit* d'*Adolphe*, il est caractérisé par une étrangeté, figure de la gêne et de la contrainte, du malaise communicationnel, mélange d'admiration tolérante pour son fils, d'indifférence et de rigidité ; ses lettres ponctuent le récit, constituant un des moteurs principaux de l'intrigue. Dans *Ma vie*, le père est tout à la fois central et marqué par son absence face à un fils qui fait figure de « marionnette mal dirigée<sup>1</sup> ». Il se montre soucieux de suivre l'éducation de son fils, mais maladroit et sans esprit de suite – la succession des précepteurs au début du texte en est un bon exemple –, incapable d'autorité réelle – voir son laxisme face aux folies et aux dettes de son fils – comme d'exprimer son affection – ainsi que le montre son accueil à la fin de l'escapade en Angleterre. Dans les années de la genèse de ces récits, les difficultés de Benjamin avec son père se poursuivent, dans une relation affective difficile, aggravée par deux éléments : d'une part, Juste s'est remarié vers 1772 avec Marianne Magnin, dont il a eu deux enfants, Charles et Louise ; d'autre part, dirigeant un régiment, Juste a été confronté à une mutinerie de jeunes officiers bernois. À la suite de cette affaire, assez obscure, il doit affronter un procès en 1788, qu'il finit par perdre et qui entraîne de lourdes conséquences financières. Se surajoutant aux difficultés créées par les caractères, la situation matrimoniale et financière a contribué à empoisonner définitivement les relations entre le père et le fils, jusqu'à la mort de Juste en 1812.

Le second nœud existentiel qu'affronte Benjamin dans ces années et qui fait l'objet de longues réflexions dans les journaux, c'est l'arrangement de sa vie affective. Marié à Wilhelmine (Minna) von Cramm en 1789, il s'en est séparé en 1795 : à un mariage peu heureux, elle avait ajouté une liaison avec un prince russe. Désancré de sa famille biologique recomposée et divorcé, Benjamin est plus que jamais nomade, déterritorialisé, sans ancrage

---

1. S. Balayé, « Les degrés de l'autobiographie... », art. cité, p. 355.

fixe : une partie de sa famille est à Lausanne, son père à Bevans, près de Dole dans le Jura, Germaine à Coppet ; quelques liens le rattachent à l'Allemagne (Brunswick et Gottingue, notamment), et des affaires politiques à Paris, mais rendues caduques depuis son renvoi du Tribunat en 1802. On comprend que la question du lien amoureux entraîne toute une série de questions existentielles. Tout d'abord, le désir de se mettre à un travail intellectuel qui suppose, pour Constant, une vie affective sereine et réglée. Ensuite, le besoin d'une femme tendre, telle qu'il la dépeint dans *Amélie et Germaine*, et qui ne soit pas un obstacle à un projet intellectuel au long cours, à savoir *De la religion*, mais aussi les *Principes de politique* auxquels il travaille entre 1806 et 1810. À quoi s'ajoute un solide appétit sexuel ; convaincu que ne pas le satisfaire nuit à sa santé morale et physique<sup>1</sup>, Constant a recours à des beautés vénales, qu'il fréquente avec une régularité certaine, mais qui ne le comblent pas. Enfin, vivant de ses rentes, il a la conscience de sa classe : il faut que l'épouse soit d'une bonne origine sociale et fortunée, ou qu'elle se contente de vivre à la campagne. Tels sont les termes de l'équation à résoudre.

Après une liaison passionnée avec Anna Lindsay en 1800-1801, plusieurs candidates peuvent être envisagées, mais aucune ne répond à tous ses critères. Deux figures dominant et vont dominer ces années ; tout autant que des personnes, elles incarnent aussi des modèles de vie. Germaine de Staël, tout d'abord. Rencontrée à Montchoisi, près de Lausanne, chez les Cazenove d'Arlens le 18 ou le 19 septembre 1794, début d'une extraordinaire aventure intellectuelle qui se concrétise dans le Groupe de Coppet, elle lui apporte une indéniable stimulation intellectuelle, mais la liaison est ponctuée par de

---

1. « Je ne puis me passer de femmes ; elles me font un bien réel, et leur privation dérange toutes mes facultés physiques et morales » (*Journaux intimes*, 11 février 1805, dans *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 464-465).

constantes scènes, et leur intimité n'est plus heureuse : « J'ai besoin de femmes, Germaine n'a point de sens », relève le narrateur d'*Amélie et Germaine*<sup>1</sup>. Tenant salon, animant la conversation, elle représente le modèle de la femme lettrée, centre du Groupe de Coppet. Constant lui doit beaucoup intellectuellement, socialement et politiquement ; mais cette vie implique des obligations mondaines qu'il ressent comme un obstacle à un travail régulier. Il a certes été question de mariage entre eux, mais Benjamin a l'impression que Germaine refuse par peur de « déchoir<sup>2</sup> ». De son côté, elle craint de remettre la fortune des Necker dans les mains du joueur invétéré qu'est Benjamin. Il en résulte que, depuis plusieurs années, Constant voudrait rompre son « éternel lien », mais n'y parvient pas. Charlotte de Hardenberg pourrait en être l'occasion. Rencontrée en 1793, elle est dépeinte comme une jeune femme douce et compréhensive, l'« ange », disparaissant et reparaisant de loin en loin. De sorte qu'en 1803 les circonstances ont chaque fois rendu leur union impossible. Face à Germaine, elle incarne un autre modèle, celui d'une conjugalité bourgeoise, telle qu'elle est imaginée par le narrateur d'*Amélie et Germaine* dans le mariage avec Amélie : la femme, garante de la douceur du foyer, est le repos du travailleur qu'elle veille dans son travail et soulage dans ses nuits.

C'est sur cet arrière-plan biographique, de dilemme entre personnes qui recouvrent des choix de vie, qu'*Amélie et Germaine*, *Cécile* et *Ma vie* ont été rédigés. Lire ces trois textes uniquement en fonction de ces éléments, en cherchant les clés, c'est céder au « commérage », pour reprendre le terme de Constant dans la préface d'*Adolphe*<sup>3</sup>. Ne pas en tenir compte, c'est en

---

1. p. 126.

2. C'est du moins ce que Constant confie à son journal le 27 avril 1804 (*Journaux intimes*, op. cit., p. 299).

3. « Préface de la seconde édition », *Adolphe*, éd. J.-M. Roulin, GF-Flammarion, 2011, p. 147.

perdre une dimension. La fiction de ces textes du moi explore moins des personnes que des situations, situations individuelles, mais d'individus pris dans le discours social de leur époque et de leur classe, à savoir de cette aristocratie et de cette riche bourgeoisie, vivant de rentes, qui a été, ne l'oublions pas, le terreau du libéralisme de ce début de XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui a triomphé en 1830, avec l'avènement de Louis-Philippe.

### *Une genèse mystérieuse et des formes ambiguës*

Redécouverts dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ces trois manuscrits ont gardé une part de leur mystère. Grâce à divers recoupements, la critique a pu établir leurs dates de rédaction, même si des zones d'ombre subsistent. Comme on l'a vu, ces textes explorent diverses formes, d'un récit sans rétrospection, très proche du journal avec *Amélie et Germaine*, à un récit rétrospectif et à la narrativité plus affirmée dans *Cécile*, jusqu'au retour vers les années d'enfance dans *Ma vie*, narrées d'une plume libre. Il est vain de discuter du genre d'un texte inédit, car il manque un élément essentiel dans cette détermination, le paratexte donné par l'édition publiée du vivant de l'auteur. Du moins peut-on montrer avec quelle subtilité Constant se joue des codes narratifs et génériques, laissant ces textes dans un statut ambigu.

### *Amélie et Germaine, 1803*

Dès la fin de l'été 1802, peu après son éviction du Tribunat, Benjamin Constant s'est installé à Genève. Il connaît des problèmes de vue – récurrents chez lui, ainsi qu'il le note dans *Ma vie*<sup>1</sup> – qui le retardent dans son travail. Germaine n'est pas loin, ce qui ne l'empêche pas d'observer s'il peut trouver un bon parti dans la société genevoise. Il y rencontre Amélie Fabri, qui, alors âgée de

---

1. p. 46.

trente-deux ans, est dotée d'une certaine fortune personnelle. C'est dans ce contexte qu'il entame la rédaction d'*Amélie et Germaine*, plus précisément entre le 6 janvier et le 3 avril 1803. La forme originale de ce texte qui l'apparente à l'écriture diaristique laisse penser qu'il a été écrit pendant les événements qu'il relate. C'est aussi en raison de cette parenté avec le journal que ce manuscrit a été édité pour la première fois en 1952 par Charles Roth et Alfred Roulin en tête des *Journaux intimes* de Constant.

Dans la présentation du texte, deux mises en forme entrent en concurrence. Chaque section est délimitée par la date des faits rapportés et, sans doute, de leur rédaction ; le récit de chaque journée se clôt avant que les événements de la suivante soient connus, tous éléments qui relèvent de l'écriture diaristique. Mais l'ensemble porte un titre, et chaque section n'est pas seulement datée, mais aussi numérotée, par un chiffre précédé du signe « § ». L'organisation du texte est ainsi tendue entre journal et récit, dans une articulation originale. La mention du destinataire donne une indication sur la fonction du texte : « Soyons de bonne foi et n'écrivons pas pour nous, comme pour le public<sup>1</sup> ». Ce texte à usage interne répond au besoin de mettre en récit sa vie et de s'observer comme un autre, dans un esprit proche de celui du journal<sup>2</sup>, mais avec la conscience aiguë de la difficulté de se dépeindre pour soi sans la médiation d'autrui, paradoxe que Constant développe dans une page de son journal : « En le [ce journal] commençant, je me suis fait une loi d'écrire tout ce que j'éprouverais. Je l'ai observée, cette loi, du mieux que j'ai pu, et cependant telle est l'influence de l'habitude de parler pour la galerie que

---

1. p. 125.

2. Voir ce que Constant note dans son journal en date du 21 décembre 1804 : « Ainsi ce journal est une espèce d'histoire, et j'ai besoin de mon histoire comme de celle d'un autre pour ne pas m'oublier sans cesse et m'ignorer » (*Journaux intimes, op. cit.*, p. 429).

quelquefois je ne l'ai pas complètement observée. Bizarre espèce humaine ! qui ne peut jamais être indépendante ! [...] Ce journal, cette espèce d'auditoire secret que je suis sûr de retrouver tous les soirs, est devenu pour moi une sensation dont j'ai une sorte de besoin<sup>1</sup>. » Extension du journal, *Amélie et Germaine* est un « auditoire secret » dont nous sommes les lecteurs indiscrets. Cependant, contrairement au journal qui relate les diverses activités notables de la journée – chez Constant, le travail, avec les lectures et les réflexions nouvelles, le sexe, les soirées mondaines ou les conversations –, le texte se concentre ici sur une question unique : « il faut me marier, mais avec qui ? ». L'écriture diaristique est mise sous la tension d'une question, qui prend la forme théâtrale du dilemme : « Amélie ou que ferai-je », dans un premier jet, biffé ensuite, au profit d'une alternative, « Amélie ou Germaine ». Le narrateur d'*Amélie et Germaine* s'interroge, à un point de sa vie, sur son existence, comme le fera Stendhal au début de la *Vie d'Henry Brulard*, mais il focalise son attention sur une question étroite. Ainsi, le titre et l'unité de la matière arrachent ce texte du discontinu diaristique, de sorte que l'analyse quotidienne des faits génère un bilan qui devrait déboucher sur un « plan de vie », dans une volonté de donner un sens par le récit.

Ce « roman-journal », comme on l'a qualifié, semble ne pas avoir été destiné à la publication et avait une fonction d'auto-analyse, visant à clarifier une situation présente en la mettant en récit. La forme choisie implique que la distance temporelle entre le personnage et le narrateur est mince : une journée, ce qu'exprime le recours au présent et au passé composé. Le lieu de la prise de distance et de conscience est constitué prioritairement par le regard des autres, un « on » qui est un des éléments structurants du récit : « On me marie<sup>2</sup>. » Ainsi, une des

---

1. *Journaux intimes*, 18 décembre 1804, *op. cit.*, p. 428.

2. p. 102.



dimensions les plus fascinantes de ce texte est de montrer, dans le mouvement introspectif, comment la parole d'autrui investit le moi.

### *Cécile*, 1810 ?

Le mariage avec Amélie Fabri ne s'est pas fait, et Constant de s'en féliciter l'année suivante : « Revu Amélie. Elle est tout aussi noire, tout aussi vive, tout aussi éveillée que l'année dernière. Comme je l'aurais prise en aversion si on était parvenu à me la faire épouser ! C'est à Biondetta [Germaine de Staël] que je dois que cela ne soit pas arrivé<sup>1</sup>. » Le problème reste cependant entier pour lui : il est toujours aux ordres de Germaine, dans une relation orageuse. En 1806, une femme revient : Charlotte de Hardenberg. Benjamin, à l'époque marié à Minna von Cramm, l'avait rencontrée le 11 janvier 1793, alors qu'elle était la femme de M. Marenholtz, rencontre suivie d'une valse-hésitation – divorcer et l'épouser ? – et de procrastinations, entrecoupées d'épisodes de retrouvailles ; entre-temps, Charlotte s'est remariée à un M. Du Tertre. En octobre 1806, ils se retrouvent pourtant, et connaissent leur première nuit d'amour. Mue par cette renaissance d'une passion ancienne, Charlotte demande et obtient la séparation d'avec son deuxième mari et épouse Constant, par un mariage religieux et secret le 5 juin 1808, officiel et civil en décembre 1809. C'est cette incroyable et magnifique saga amoureuse dans laquelle les amants ont attendu treize ans pour partager leur première nuit, et quinze pour se marier, qui a inspiré *Cécile*. Le récit est rédigé au moment où la saga s'est terminée, comme finissent les contes de fées, par un mariage : « aujourd'hui ma femme », précise le narrateur au début de son récit<sup>2</sup>.

La genèse, peut-être liée à celle d'*Adolphe*, comporte bien des pans non élucidés. Tout débute pendant ce

1. *Journaux intimes*, 14 juin 1804, *op. cit.*, p. 319.

2. p. 137.

fameux mois d'octobre 1806, au cours duquel on trouve cette note dans le journal : « *Écrit à Charlotte. Commencé un roman qui sera notre histoire*<sup>1</sup>. » S'agit-il du point de départ de ce qui sera *Cécile* ? Ce n'est pas exclu, mais pas certain non plus, d'autant moins que ce « roman » va assez rapidement se concentrer sur un épisode, celui d'Ellénore, héroïne d'*Adolphe*. Pour *Cécile* même, des éléments du texte permettent de fixer deux dates, si l'on accepte le fait que ce récit s'appuie sur des matériaux et des dates autobiographiques. Au début du texte, on l'a vu, le narrateur mentionne : « Cécile » est « aujourd'hui ma femme<sup>2</sup> ». Le début de la rédaction du récit tel qu'il nous est parvenu se situerait donc après décembre 1809, reprenant peut-être des éléments du projet initié en 1806. Pour le *terminus ad quem*, une autre notation du texte, relevant le bonheur du ménage, cette douceur « qui nous unit encore<sup>3</sup> », inciterait à penser que le récit a été rédigé avant le début de 1812, date à laquelle la paix du ménage appartenait au passé ; mais l'argument sur lequel repose cette hypothèse est assez léger et il n'est pas exclu que Constant y ait travaillé plus tard. Entre ces deux bornes et en l'état de nos connaissances, on peut admettre comme la conjecture la plus vraisemblable que Constant a rédigé *Cécile* au cours de l'année 1810<sup>4</sup>.

Contrairement à *Amélie et Germaine*, *Cécile* porte un titre unique : l'alternative a été dépassée par une troisième femme. Les anticipations laissent augurer l'issue

---

1. *Journaux intimes*, 30 octobre 1806, *op. cit.*, p. 592. Voir le Dossier d'*Adolphe*, éd. citée.

2. p. 137.

3. p. 144.

4. Pour le détail de la discussion, voir l'introduction de Paul Delbouille dans son édition de *Cécile* (Champion, 1977), celle de Norman King dans les *Œuvres complètes* (Tübingen, 1995, t. III, 1), et la mise au point de Paul Delbouille, « Réflexions nouvelles sur la rédaction d'*Adolphe* et de *Cécile* », *Annales Benjamin Constant*, 30, 2006, p. 105-123.

heureuse de la saga entre le narrateur et Cécile. « *Italiam, Italiam* » : l'exergue, vers emprunté à l'*Énéide*, bien connu à l'époque et qui est le cri du Troyen Achate à la vue du rivage espéré, exprime cette idée que le but est enfin en vue. Le texte, resté inachevé, s'arrête cependant sur une note grave, la maladie de Cécile, dépeinte en des termes qui évoquent l'approche de la mort. Les anticipations (« qui nous unit encore ») plaident sans ambiguïté en faveur d'une fin heureuse, qui aurait conduit à la guérison et à la renaissance de Cécile. Mais, on ne peut préjuger de la liberté du romancier qui, s'écartant du biographique, aurait pu tout aussi bien faire mourir Cécile, dans un récit qui rejouerait la mise à mort sacrificielle d'Ellénore par Adolphe. Issue ouverte, donc, d'un texte qui reste inachevé sans que l'on sache vraiment pourquoi. Parmi les raisons biographiques, on a noté que le récit s'arrête juste à la fin de 1807, moment aussi où Constant interrompt son journal ; avec le témoignage de la correspondance, nous savons qu'un événement grave s'est passé, mais personne à ce jour n'en a élucidé la nature. Il est donc possible qu'au moment d'arriver à la narration de cet événement il n'ait pas réussi à poursuivre son récit. Dans les raisons intratextuelles, on notera que Constant s'est arrêté au point où son héroïne est au plus mal, la narration prenant une tonalité lugubre : pulsion de mort réfrénée chez un narrateur-bourreau, parce qu'elle allait à l'encontre du sous-texte biographique et de la cohérence du texte ? Hypothèse séduisante, mais difficile à étayer.

Le titre donné à ce récit le démarque également, du point de vue formel, d'*Amélie et Germaine* : aucune Cécile n'est répertoriée dans les maîtresses de Constant. C'est un prénom romanesque, emprunté sans doute à l'une des héroïnes des *Lettres écrites de Lausanne* d'Isabelle de Charrière ; le nom de Mme de Malbée est également fictif, et Simone Balayé a montré en quoi ce personnage se

distinguaient de Germaine de Staël<sup>1</sup>. Il s'agissait aussi, dans une volonté de dramatisation romanesque, d'opposer deux figures féminines, l'ange et la virago. Cependant, les indications de temps et de lieux sont référentielles et correspondent aux faits biographiques. Les anticipations et des formules comme « je me souviens », qui revient trois fois, montrent que le récit reste lié à la situation d'énonciation et que l'intrigue semble y tendre<sup>2</sup>. Par ailleurs, une distance s'installe entre narrateur et personnage, mais peu marquée : « Je persistai dans le parti que j'avais pris, avec une obstination qui m'est encore inexplicable<sup>3</sup>. » Deux séries d'éléments entrent en concurrence, d'une part le jeu des prénoms et la construction des personnages féminins, et d'autre part le cadre spatio-temporel et la proximité narrateur-personnage, concurrence qui installe une ambiguïté sur le statut générique de ce roman autobiographique. Plus élaboré qu'*Amélie et Germaine*, issu d'une écriture plus pensée, *Cécile* offre des pages de la pâte d'*Adolphe*. Le récit de cette liaison qui s'installe dans une durée, avec ses interruptions et ses reprises, ses ellipses et ses crises dramatiques propose le magnifique tableau d'une étonnante relation amoureuse. La réflexion sur le destin des individus acquiert également une profondeur ; on songe en particulier à ce que Frank Bowman a appelé l'« épisode quiétiste » de *Cécile*<sup>4</sup>. Ce moment où le personnage, incapable de se déterminer, est tenté de renoncer à sa volonté propre pour s'abandonner à celle de Dieu inscrit dans le texte romanesque une réflexion philosophique et religieuse.

---

1. « Mme de Staël et Mme de Malbée, ou *Cécile*, autobiographie et roman », *Europe*, 467, 1968, p. 107-115.

2. Sur ce point, voir Adrien Knecht, « Benjamin Constant et l'autobiographie », *Annales Benjamin Constant*, 34, 2009, p. 85 ; son étude apporte une analyse précise des questions de genre.

3. p. 149.

4. « L'épisode quiétiste dans *Cécile* », dans *Benjamin Constant* (actes du congrès de Lausanne, 1967), Genève, Droz, 1968, p. 97-108. Voir aussi *infra*, p. 211, note 66.



Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000249.N001  
Dépôt légal : février 2011